

ALI ERFAN

Les damnées du paradis

traduites du persan par l'auteur et Michèle Cristofari



LES DAMNÉES DU PARADIS

La collection *Mikrós littérature*
est dirigée par Marion Hennebert

© Ali Erfan, 1996,
pour le texte original

© Éditions de l'Aube, 1996
pour la traduction française
et 2017, pour la présente édition
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-2218-0

Ali Erfan

Les damnées du paradis

nouvelles traduites du persan
par l'auteur et Michèle Cristofari

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions de l'Aube

LE DERNIER POÈTE DU MONDE, 1990 ; l'Aube poche,
2002

LA ROUTE DES INFIDÈLES, 1991 ; l'Aube poche, 2002

LA 602^e NUIT, 2000

MA FEMME EST UNE SAINTE, 2002 ; l'Aube poche,
2005

ADIEU MÉNILMONTANT, 2005

SANS OMBRE, 2017

À Azita

LES DAMNÉES DU PARADIS

Je n'ai pas écrit cette histoire. Je l'ai reçue par la poste. Sur l'enveloppe, quelqu'un avait collé une étiquette et tapé en petits caractères mon nom et mon adresse dans le vingtième arrondissement de Paris. J'ai ouvert le paquet et j'ai découvert des feuillets noircis d'une mauvaise écriture, d'une main hâtive. Ils étaient sales et de taille disparate. Chacun aurait pu appartenir à un siècle différent. L'un d'eux semblait arraché à la rivière, tant il était détrempe. Quelqu'un l'avait fait sécher et, sur les taches, avait reconstitué certains mots dissous par l'eau, qui se devinaient encore. Au premier examen, évidemment, je n'ai pas remarqué ce détail. Comme je n'ai pas songé que des larmes plutôt que l'eau de la rivière avaient pu délayer les lignes jusqu'à les rendre invisibles. Deux de ces feuilles semblaient rescapées d'un incendie. Mais toutes dégageaient une odeur infecte. Je parle clairement. Elles sentaient la merde, comme si elles sortaient d'une fosse septique... Non ! Laissez-moi m'exprimer sans fard. À mon avis, elles avaient séjourné un certain temps dans le fond d'un cul. Je compris ce nauséabond secret à la façon dont

elles se repliaient sur elles-mêmes. Pour une raison inconnue, quelqu'un les avait roulées et enfoncées dans son anus.

En tout cas, même dissemblables et en piteux état, le récit qu'elles contenaient était linéaire, parfait, et relatait une affreuse tragédie. Et ce, même si l'expéditeur y avait ajouté une note de son cru pour la présenter comme une banale chronique, pour détourner le cours logique de mes pensées.

Car il avait écrit :

PARMI LES MILLE CONTES REGROUPÉS SOUS LE TITRE DE *LITTÉRATURE ÉROTIQUE*, CELUI-CI A ÉTÉ OUBLIÉ. AUCUN ÉCRIVAIN OU CHRONIQUEUR N'A ESSAYÉ DE LE RACONTER. NI AU X^e SIÈCLE DANS *LES MILLE ET UNE NUITS*, LE PLUS ANCIEN ÉCRIT DU GENRE, NI DANS L'ŒUVRE FAMEUSE DE KAMAL PACHA, *COMMENT LE VIEILLARD RETROUVERA SA JEUNESSE*, NON PLUS QUE DANS LES CHEFS-D'ŒUVRE GALANTS DE AL-SOYOUTI, ON NE RENCONTRE DE PASSAGES SIMILAIRES OU MÊME APPROCHANTS.

Je me mis à lire. Et moi aussi, au début, je ressentis ce vertige qui hantait l'auteur de cette note. Surtout qu'en plusieurs endroits, il avait rayé un mot, toujours le même, qu'il avait remplacé par « *arme du temps* ». Cette *arme du temps* devint pour moi une énigme insoluble. Qui peu à peu me vola sommeil et appétit. Je remarquai par hasard, la dernière fois que je repris ma lecture, qu'une unique

LES DAMNÉES DU PARADIS

fois le mot lui avait *sauvé* la vie. Il s'agissait d'une kalashnikov.

Je me rendis compte que mon expéditeur s'était emmêlé dans les époques. Cette aventure se passe à Téhéran, à l'intérieur d'une prison entre 1360 et 1368 de l'hégire solaire, ce qui correspond aux années 1981 à 1989.

La voici.

C'est à minuit, hier, qu'un hurlement nous réveilla en sursaut :
 « Je ne permettrai pas ! J'exige de voir cette *fatwa*¹ ! »

Sur le coup, aucune de nous ne sut qui pouvait crier de la sorte. Moi non plus, que le désespoir avait tenue en alerte toute la nuit, moi qui dans l'obscurité suis capable d'identifier chacune de mes compagnes à son souffle. Je restai perplexe. L'instant d'après pourtant, vingt femmes et filles allongées côte à côte tendaient l'oreille. Nous écoutions la dispute, mais personne n'osait poser de question. L'homme que la fureur avait saisi à minuit répéta sa phrase. Il lui fallait cette *fatwa*. Et ce n'était pas permis !

Puis nous parvint le bruit d'un objet qu'on lançait à la volée et nous entendîmes :

1. Décret religieux.

« Chaque semaine, je lis le Coran de *b* à *t*¹ !
Montrez-moi où c'est écrit ! »

L'effroi s'empara de nous ; nous n'avions qu'à
guetter pour savoir qui vociférait de la sorte.

Son interlocuteur supplia :

« *Hadji*² Agha ! Ne vous fâchez pas. Et parlez
plus bas. »

Mes voisines s'affolèrent au point de se réfugier
dans les bras l'une de l'autre, comme si elles n'avaient
plus à craindre une inculpation supplémentaire. La
femme de quarante-deux ans, celle qui redoute tant
la mort, selon son habitude se mit à couiner nerveu-
sement. Ses compagnes s'emparèrent de ses mains
et de ses pieds. L'une d'elles mit un oreiller sur son
visage. Nos responsables devaient continuer à ignorer
que nous étions éveillées et que, plus effrayées que
jamais, nous espionnions leur conversation.

Jusque-là en vérité personne n'avait jamais vu ou
entendu *Hadji* se mettre en colère. C'était un homme
calme et silencieux, dont les paroles les plus atroces
étaient :

« Calme-toi et patiente ! »

À cette phrase, son interlocuteur savait qu'il était
temps pour lui de rédiger son testament. Le lende-
main, il quitterait ce monde sur un léger mouvement

1. Premières et dernières lettres du Coran.

2. Celui qui a accompli le pèlerinage à La Mecque.

des lèvres de Hadji, semblable à celui qu'il fait en lisant le Coran, et sur un discret mouvement de son index ou de son menton.

Il y a bien trois mois que, jour après jour, cent personnes « se calment et patientent ». Le but semble être de vider petit à petit notre « école », voire de la fermer définitivement. Ce qui permettra à notre directeur, Hadji, de retourner chez lui. Il pourra prendre sa retraite et se consacrer à loisir à ses récitation coraniques. Nos responsables désespèrent de son travail. Ils sont décidés à faire cesser ce gaspillage du temps et de l'argent musulmans, à fermer les classes, à vider les bâtiments. Peut-être comptent-ils y édifier un musée où les générations futures étudieront l'époque des sultans. Ils ont renoncé à toute discrétion. Ils vont jusqu'à prononcer le mot de « prison ». Seul Hadji, qui fut le fondateur de notre école religieuse, s'entête à ne pas utiliser les mots de « punition », de « vengeance », d'« expiation ». Il continue sans tapage à nous enseigner le Coran. Mais depuis que la querelle agite nos responsables, nous, ses proches voisins, nous prions Dieu jour et nuit pour que l'idée de Hadji prévale. Il est notre seul espoir. Au fil du temps, nous avons réalisé qu'un pensionnat coranique vaut mieux qu'une prison. Il y a quelques années déjà, aux premiers mois de notre séjour en ces lieux, des filles refusaient les leçons du Livre. Hadji avec fermeté s'efforçait de les ramener

vers la sagesse. Résistance d'un côté, insistance de l'autre, ont duré jusqu'à ce qu'il leur ordonne à l'une puis à l'autre :

« Calme-toi et patiente ! »

Nous, blêmes, épouvantées, nous fixions les récalcitrantes. Le lendemain, elles ne paraissaient pas en classe ni ne rentraient chez elles. Et nous, nous redoublions d'effort, et « calmement » nous apprenions par cœur la parole de Dieu. Là, disait Hadji, nous allions trouver la réponse à nos questions. Nous n'éprouverions plus le besoin de nous abreuver à d'autres sources. Quand, dans notre indignité, nous ne comprenions rien à la divine parole, Hadji nous expliquait alors qu'il était le représentant de Dieu, Lequel nous parlait à travers lui.

Nous avons découvert qu'ils vidaient les classes des hommes, et que nous étions indignes d'en connaître le motif. Aussi, Dieu doit-Il utiliser de plus en plus la bouche de son représentant. Nous vivons dans l'angoisse. Nous mettons notre dernier espoir dans le sang-froid de Hadji. Nous nous disons que si un danger nous menace, lui saura s'adresser au Coran. Lui saura consulter les représentants de Dieu sur terre.

Son flegme nous a tenues en paix jusqu'à hier minuit, quand pour la première fois nous avons entendu l'expression de sa colère. Et malgré notre perplexité, nous avons senti que Hadji se trouve

